

Fortune.

La descendance de Laclos (en médaillon), qui a introduit le diable dans les bibliothèques, est pléthorique. Jusqu'au cinéma. Ici, Gérard Philipe et Annette Stroyberg dans l'adaptation des « Liaisons » par Vadim, en 1959.



La scélératesse sur papier bible

« Les liaisons dangereuses » dans une nouvelle édition de la « Pléiade », pleine de bonus.

PAR CLAUDE ARNAUD

Laclos a réalisé le rêve de tout ambitieux sensible : il s'est imposé avec un unique livre. Quand les écrivains de carrière accumulent les tomes qui leur retombent dessus dès le tombeau, il a écrit le roman parfait, mille fois imité mais jamais dépassé – la préface de cette édition en « Pléiade » dit tout au sujet de cette innombrable descendance. En créant des archétypes de la perversion, Laclos s'est acquis une place enviable dans le maquis de la postérité.

L'inconnu devint l'homme le plus commenté de France, dès la sortie, en 1782, des « Liaisons dangereuses » ; de Marie-Antoinette aux abbés méritants, des lecteurs de l'Encyclopédie aux officiers de salon, chacun se jeta sur ce roman par lettres où la machiavélique Mme de Merteuil oblige le vicomte de Valmont, qui veut la reconquérir, à avilir une dévote vénérant son mari et un jeune tendron. Comme Radiguet à la

sortie du « Diable au corps », en 1923, Laclosse retrouva du jour au lendemain sous les feux de la rampe. Tendu par un style d'une intelligence fatale, son livre perça toutes les murailles. L'effroi gagna le pays devant le plaisir sacrilège que ses antihéros tirent des souffrances infligées à la si décente présidente de Tourvel et à ce bouton de rose qu'est Cécile de Volanges. La rouerie a beau avoir nourri la littérature du siècle, de Crébillon à Marivaux, jamais elle n'a atteint de tels sommets : Sade lui-même ne passionne encore que pour ses orgies semi-criminelles, pas pour ses écrits.

La précision d'horloger avec laquelle Laclos décrit les mécanismes de la scélératesse glace une époque acquise au préromantisme : Rousseau lui a prêché les sentiments, la nature et la morale, Diderot s'emploie à moraliser le théâtre, comme Greuze la peinture. Porté par la révolte qu'il suscite, le roman permet à toute une génération, en s'indignant, de se montrer bien plus sensible que la précédente. « Je sens que je ne saurais guère en parler sans donner l'envie de le lire, et je voudrais qu'on ne le lût point », écrit en décembre 1782 le théologien Henri David Chaillet dans le *Journal helvétique* de Neuchâtel. La meilleure façon de résister à la tentation est d'y céder, confirmera Wilde un siècle plus tard.

Ils ont dit des « Liaisons dangereuses »

« Sous un air discret, il n'est rien que ce livre terrible ne se permette. Il a la mine un peu froide, et il ose tout. »

André Suarès

« Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. [...] Les livres libertins expliquent la Révolution. »

Baudelaire

« Le libertinage, tel que nous le dépeint Laclos, ressemble bien davantage à la corrida qu'au whist. »

Roger Vailland